

Culture

Cuba et le reste du monde

Le CAB présente «Transhumance Beyond Cuban Horizons», une exposition d'artistes cubains qui échappe aux clichés pour tenir un propos universel.

EXPOSITION

DIDIER BÉCLARD

Dans un monde en pleine mutation, la notion d'habitat comme lieu physique qui façonne ou reflète une identité est profondément modifiée jusqu'à prendre des allures de transhumance. Les questions d'exil, de migration, ont une résonance toute particulière pour les Cubains interdits de voyage, pour la plupart, depuis la révolution de 1959. «Les artistes ont été les premiers Cubains à pouvoir voyager, explique Sara Alonso Gómez, curatrice de l'exposition avec Eléonore de Sadeleer. Certains ont développé une carrière ailleurs tandis que la nouvelle génération a décidé de ne pas quitter le pays même si elle voyage. Ils visualisent cet habitat cubain pour le faire voyager et le faire revenir au pays.» Les références viennent d'ailleurs mais gravitent autour de Cuba. Les artistes métabolisent ces éléments pour produire des œuvres qui leur sont propres.

Dès l'entrée, le visiteur est confronté à une œuvre monumentale de José Yaque arrivé à Bruxelles il y a plus de trois semaines pour produire une pièce en relation avec l'espace et la ville. Les objets trouvés alentour ou collectés dans des brocantes sont enveloppés dans le mouvement donnant l'impression que la tornade va emporter l'espace avec elle. L'artiste a fini son œuvre comme un dessin avec des traces de charbon rappelant que le CAB abritait un dépôt de charbon dans les années 30. «L'ouragan est très présent dans les Caraïbes, ajoute Sara Alonso Gómez, c'est un élément naturel qui porte un cycle de vie puisqu'après la destruction vient la renaissance.»

Gestes subtils

L'art des Cubains est politique même si cette notion a évolué. «Il y a toujours une expression politique, explique la curatrice, même si elle n'est pas directe. Très intelligente, elle se manifeste de différentes façons comme la métaphore, l'ironie, le sarcasme. Depuis les années 80, les artistes ont développé des stratégies de langage, une façon de s'exprimer qui laisse toujours la place au doute.» Reyner Leyva Novo a ainsi développé un logiciel qui calcule la quantité d'encre nécessaire pour imprimer le texte de lois publiées à Cuba qu'il retranscrit sous forme de monochromes noirs de différentes tailles. Il en résulte une comparaison des lois entre elles en termes de dimension qui ne tient pas compte de leur importance dans la façon d'appréhender l'histoire. La surface moindre du texte portant sur la nationalisation de 26 entreprises américaines par rapport à celle nationalisant des entreprises cubaines (trois fois plus importante) peut attester que, contrairement au discours officiel, Cuba a nationalisé plus d'entreprises cubaines que d'entreprises étrangères.

Le travail de Diana Fonseca relève également de l'archéologie puisque ces peintures sont composées de fragments de façades de maisons à La Havane. Elle recompose dans ses

Depuis les années 80, les artistes ont développé des stratégies de langage, une façon de s'exprimer qui laisse toujours la place au doute.



© DIANA FONSECA



Roberto Diago, «Memory Trace» (2015, à l'avant-plan), José Yaque, «Interior with hurricane» (2016 à l'arrière-plan) et Diana Fonseca, «Untitled» (2016, à gauche).

toiles des dégradés de couleur qui donnent un double sens au nom de la série «Degradaciones» (dégradations). Double sens aussi avec «Trash» de Yornel Martinez qui réduit en boule une carte du monde. L'objet symbolique est poétique mais chargé d'un référent de l'ordre géopolitique actuel.

«Huella en la Memoria» (trace dans la mémoire) de Roberto Diago, artiste noir, est composé de fragments de tôles de réservoir d'eau et reproduit l'idée de la cicatrice du conflit de la mémoire de l'esclavage. Carlos Garaicoa réalise des études de lieux abandonnés dans différentes villes du monde, imprimées sur des os de vache. L'os étant ce qui reste quand la chair est partie, il y montre le squelette des bâtiments dont l'homme ne s'occupe plus.

Inti Hernandez a reproduit au sol les motifs des carrelages de sa maison à Cuba avec de l'eau sale. Il crée quelque chose de beau avec la saleté et fait entrer le visiteur dans son intimité. Artiste conceptuel – «il rend visible les

choses qui font partie de notre vie de tous les jours», souligne Sara Alonso Gómez –, Wilfredo Prieto a créé une fuite dans la structure du bâtiment, donnant de l'humanité à cet espace monolithique qui semble pleurer une «Larme de crocodile». Alejandro Campins peint des toiles monumentales inspirées des paysages en mutation tandis que Ana Mendieta croise dans son œuvre le paysage avec son propre corps. Diago Hernandez reproduit avec un alphabet de son invention un discours de Fidel Castro à Moscou en 1963 sur une réplique de la fenêtre de sa résidence à Düsseldorf.

Ces onze artistes témoignent chacun à leur manière de la société et la culture cubaine dans des gestes subtils qui méritent de prendre le temps de les découvrir afin qu'ils puissent révéler leur universalité.

«Transhumance Beyond Cuban Horizons» jusqu'au 25 juin au CAB à Bruxelles, www.cab.be.

Souffrance et tristesse autour du barbecue



Itsik Elbaz et Laurent Capelluto.

THÉÂTRE

«Tristesse animal noir»

■ ■ ■ ■ ■

De Anja Hilling, mise en scène de Georges Lini, avec Laurent Capelluto, Itsik Elbaz, Serge Demoulin, Julien Lemonnier, Nargis Benamor, France Bastoen et François Delvoye.

Quatre hommes, deux femmes, trois couples et un bébé. Six bobos quadragénaires tous liés par des liens d'amour, de fraternité, bien sur eux, instruits, parfois ambivalents ou cyniques. Ils ont décidé de faire un pique-nique avec barbecue et de passer la nuit à la belle étoile. «La fête» s'annonce belle mais «le feu» va bousculer ces projets et la partie de plaisir se transformer en catastrophe. Rien ne sera plus comme avant. Les dialogues entre les personnages laissent la place à la narration, chacun décrit ce qui se passe. Le groupe dispersé erre dans les flammes comme des enfants terrifiés. Traumatés par la forêt, ils ont perdu toute leur situation matérielle, les survivants plongent dans la solitude.

Dans le texte implacable de la Danoise Anja Hilling, le feu ravage les corps comme les esprits. Le metteur en scène Georges Lini écrit y avoir trouvé «la nécessaire confrontation au chaos, notre monstrueuse humanité». La scénographie tout en blanc sert aussi d'écran aux projections vidéo qui campent un paysage multiple ou donnent la réplique à la scène. Même les descriptions sont parfois longues, la plongée dans l'horreur est haletante et servie par une brochette de comédiens remarquables. D.B.

Jusqu'au 30 avril au Théâtre Le Public à Bruxelles, www.theatrepublic.be, 0800 944 44. La représentation du 23 avril est en audiodescription.

DANSE

Anne Teresa De Keersmaecker en slow walk à Bruxelles

Ce samedi 23 avril, Journée de la danse (en Communauté flamande et à Bruxelles), la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaecker et sa compagnie de danse, Rosas, organisent une «Slow Walk» dans le centre-ville de Bruxelles. L'expression «Slow Walk» doit être entendue littéralement, c'est-à-dire que le temps de marche moyen sera de moins de cinq mètres par minute. L'ensemble de la prestation durera cinq heures. À 11h00, différents groupes vont à partir de cinq points du pentagone bruxellois (porte de Hal, porte de Namur, Botanique, Yser et porte de Ninove) et se promèneront en direction du centre de la capitale. Ils devraient arriver tous ensemble à 16h00 sur la Grand-Place. Les groupes seront composés de volontaires qui ont participé à un atelier sous la direction d'Anne Teresa De Keersmaecker, assistée par des danseurs issus de P.A.R.T.S. (centre de formation en danse contemporaine) et Rosas. «La Slow Walk se dresse contre l'agitation, le rythme rapide d'une ville comme Bruxelles et fait prendre conscience du tempo auquel nous nous déplaçons, en ralentissant énormément. C'est une invitation à ralentir le corps et l'esprit et à expérimenter sous une nouvelle perspective la ville et ses habitants. Surtout dans l'actuelle Bruxelles, celle d'après les événements dramatiques» (du 22 mars, NDLR), précise la compagnie de danse Rosas.

Détruire, disent-elles

EXPOSITION

JOHAN-FREDERIK HEL GUEDJ

En coïncidence avec Art Brussels et l'Independent Art Fair, Stéphanie d'Orlandes et Julia Van Hagen présentent «4 Pièces», première édition d'une exposition itinérante d'objets mutants.

Voici deux femmes qui posent clairement une question essentielle: «Qu'est-ce qu'une pièce? Un lieu habité. Une œuvre d'art. Un morceau de musique. Un vêtement. Un meuble d'artiste. Un objet fétiche...» Ce catalogue de réponses hétéroclites mène à une autre question, à la Marcel Duchamp: «peut-on faire des œuvres qui ne soient pas d'art?».

Ce jeu de rôles entre art contemporain, design et mode génère des objets mutants. De pièce en pièce, ces montages, ces struc-

tures hybrides, comme le lustre volatile de Nathalie Pasqua, les corps pop art du New-Yorkais Derrick Adams, le jeu du visible et du perceptible de Thomas Fougeirol, le Texan Mark Flood, qui vampirise les fétiches de l'Amérique ou le jeu tridimensionnel de Mathew Stone s'accrochent ou se dérobent.

Cette vaste palette est complétée par les découvertes de Do.N.E (Do Not Exist), label artistique parisien inédit et plate-forme dédiée à la jeune création art/design contemporaine, qui édite des pièces expérimentales, parmi lesquelles l'envoûtante chaise drapée de Pepe Heykoop, et de la galerie Minimasterpiece d'Esther de Beaucé, éditeur de bijoux d'artistes et de designers, avec des noms comme Pablo Reinoso.

Le dialogue entre l'art contemporain et le design émergent se poursuivra de ville en ville; après Bruxelles, ce sera Miami. Les



Pepe Heykoop, «Draped chair», une chaise drapée envoûtante. © ANNE MARIJNE BAX

«4 pièces» jusqu'au 26 avril à l'Atelier Relief à Bruxelles, www.atelier-relief.com.